

Filiations poétiques *Dans les charbons*

Raymond Bertin

Number 132 (3), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2009). Review of [Filiations poétiques / *Dans les charbons*]. *Jeu*, (132), 6–9.

Dans les charbons

IDÉE ORIGINALE ET DIRECTION ARTISTIQUE LOUI MAUFFETTE

ASSISTANCE À LA DIRECTION ARTISTIQUE FRANCIS DUCHARME / ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE GENEVIÈVE LAGACÉ

AMICALE COLLABORATION DOMINIC CHAMPAGNE / ENVIRONNEMENT SCÉNIQUE JEAN BARD

LUMIÈRES GABRIEL PONTBRIAND/MOMENT FACTORY / MUSIQUE CLARA FUREY ET MICHEL SMITH

AVEC NATHALIE BREUER, PATRICE COQUEREAU, SHAWN COTTON, FRANCIS DUCHARME, FRANÇOIS-XAVIER DUFOUR,

CLARA FUREY, KATHLEEN FORTIN, ÉMILIE GILBERT, ANDRÉE LACHAPPELLE, ANTOINE L'ÉCUYER, ROGER LA RUE,

ÉMILE PROULX-CLOUTIER, ADÈLE REINHARDT ET ISABELLE VINCENT.

COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS ET DU THÉÂTRE IL VA SANS DIRE, EN COLLABORATION

AVEC ATTITUDE LOCOMOTIVE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS DU 27 AVRIL AU 24 MAI 2009.

RAYMOND BERTIN

FILIATIONS POÉTIQUES

La direction et l'équipe du Théâtre de Quat'Sous n'auraient pu trouver meilleur coup d'envoi à la saison inaugurale de leur nouveau lieu ! On se pressait, fin avril, aux portes du Quat'Sous tout neuf, anxieux et fébrile à la fois devant ce qu'on allait découvrir : avait-on trahi la mémoire, et l'atmosphère, de cet antre mythique de notre histoire théâtrale ? Eh bien, non, la rumeur disait vrai : non seulement l'âme a été préservée avec les dimensions et certains artefacts, mais, s'il fallait lui en insuffler davantage, les « passeurs de poésie » de Loui Mauffette allaient mettre le feu aux planches et au cœur du public ! Ce qui fut fait avec élégance, passion et authenticité ! Embraser le nouveau Quat'Sous en mettant à contribution quinze artistes talentueux de générations variées, viscéralement engagés dans les textes choisis de trente-deux poètes et auteurs, disparates mais intenses, voilà qui rassure pour l'avenir du petit théâtre de l'avenue des Pins. Celles et ceux qui ont assisté au happening ne pourront y revenir sans réentendre, revoir, sentir à nouveau les vibrations de cette ouverture réussie.

De « stonerie poétique » à « poésie carnivore »

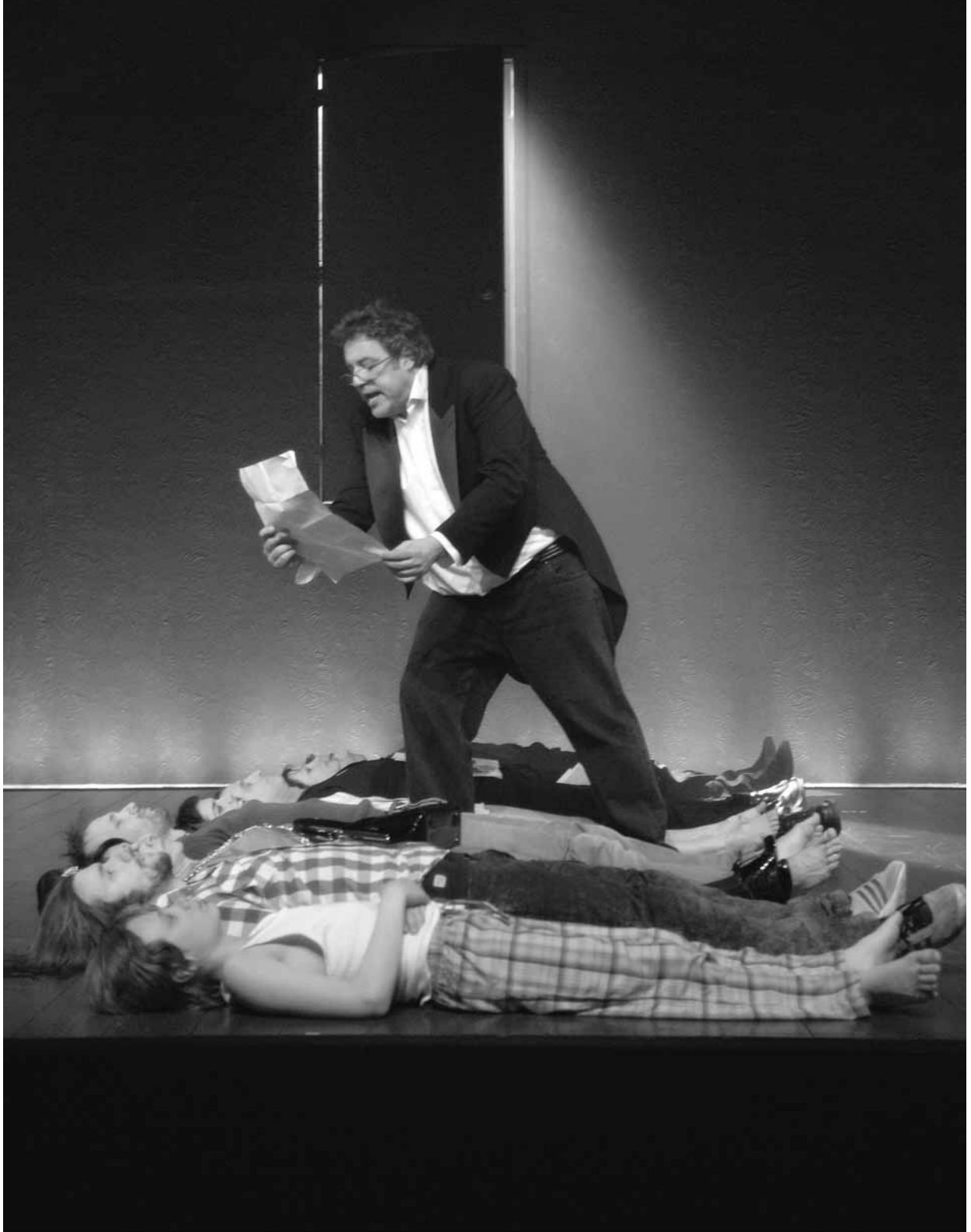
Dans les charbons, qualifié de « poésie carnivore », constitue le deuxième spectacle poético-multidisciplinaire concocté par Loui Mauffette, après *Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent*,

« stonerie poétique » créée en 2006, qui a fait l'objet de multiples reprises¹. Si le succès du premier, auquel je n'ai pas eu la chance d'assister, a sans doute mis une forte pression sur les épaules du concepteur et metteur en scène, il semble bien que la magie opère à nouveau, d'aussi belle façon. La dose d'énergie, de jeunesse, de fraîcheur, d'émotions et de riche évocation du second spectacle a conquis le public. Comment résister à ce déferlement ? La force des mots et des images, la musique, le chant, la danse, les trouvailles scéniques, mais surtout l'investissement, physique et émotionnel, des interprètes, font en sorte que *Dans les charbons* vise juste.

Faut-il présenter Loui Mauffette² ? Difficile de ne pas situer cet artiste, être inclassable au tempérament intempêtif et généreux, puisque ses « stonerics poétiques » ont pour point de départ un désir de rendre hommage à son père, puis à sa mère, Louise.

1. Présenté notamment lors des éditions 2006, 2007 et 2008 du Festival international de la littérature (FIL), *Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent* y sera repris (pour une ultime fois ?) les 19 et 20 septembre 2009, à la Cinquième Salle de la Place des Arts.

2. Comédien formé au Conservatoire d'art dramatique de Montréal (1977-1980), Loui Mauffette a joué et chanté jusqu'au début des années 90, tout en multipliant les collaborations avec différents artistes et compagnies de théâtre à titre de relationniste et attaché de presse (une fonction qu'il assume toujours au Théâtre du Nouveau Monde, et ce depuis 1992).



Dans les charbons, spectacle de Loui Mauffette (sur la photo) présenté au Quat'Sous au printemps 2009. © Yanick Macdonald.

Le fils de Guy Mauffette (1915-2005) – pionnier de la radio canadienne-française qui conçut et présenta dans les années 60 et 70 l'émission culte *Le cabaret du soir qui penche*, où se côtoyaient chanson québécoise et française, musique classique et jazz, textes poétiques et commentaires lumineux sur l'art et la vie distillés par la voix chaleureuse de l'animateur –, ce fils a grandi dans un cadre bien particulier. Comme il l'a lui-même raconté dans des interviews, la vie de sa famille – qui comptait sept enfants – s'est beaucoup déroulée autour de la table où l'on accueillait poètes, musiciens, peintres et comédiens à la petite semaine. D'où l'idée de la grande table qui trônait au centre de l'aire scénique de *Poésie, sandwiches...* Or, si le premier spectacle, dédié à ce père avec qui la relation était conflictuelle, avait quelque chose de l'exorcisme et des retrouvailles posthumes, *Dans les charbons* évoque la figure maternelle avec beaucoup de tendresse.

La mémoire et la mère

Les histoires de filiation sont nombreuses, bien qu'implicites, dans l'équipe réunie par Mauffette. Le spectacle s'ouvre (et se ferme) sur le jeune Antoine L'Écuyer – petit-fils du fameux comédien Guy L'Écuyer (1931-1985) – révélé par le film *C'est pas moi, je le jure* de Philippe Falardeau en 2007, qui, à 12 ans, conserve une bouille d'enfant particulièrement allumé. Il incarne un petit Loui sensible et intelligent, d'abord dans un extrait du *Vieux Chagrin* de Jacques Poulin, puis dans un passage du *Portrait craché de mon père* du poète Jean-Sébastien Huot, pour, plus tard, donner la réplique à Andrée Lachapelle dans ce duo inoubliable du film *les Bons Débarras*, signé Réjean Ducharme, où l'enfant demande à sa mère pourquoi elle ne l'aime pas. Un moment d'émotion prenant, comme plusieurs autres dans le spectacle. Clara Furey, danseuse et musicienne – fille de l'actrice Carole Laure et du compositeur Lewis Furey... – apparaît au départ nue (clin d'œil à sa mère ?), assise au piano dont elle jouera magnifiquement tout au long de la soirée. Disant un texte de Claude Gauvreau, elle se révèle actrice sensible ; offrant une chanson de son cru, *The Tunnel*, en duo avec Francis Ducharme, avec qui elle enchaîne une chorégraphie de Danièle Desnoyers, elle devient une vraie bête de scène.

Impossible de rendre compte des trente-quatre tableaux qui défilent sous nos yeux, sans liens apparents mais en une montée dramatique certaine. On y passe de l'univers de Gaston Miron à celui de Boris Vian, de Marie Uguay à Léo Ferré, de Patrice Desbiens à Clémence Desrochers, sans oublier Marguerite Duras et plusieurs autres, moins connus. Quelques morceaux demeureront dans les mémoires : *Je voudrais pas crever* de Vian donné avec ampleur et sobriété par Loui Mauffette ; un délicieux inédit d'Evelyne de la Chenelière, *Martine à la plage*, que Nathalie Breuer – actrice trop rare sur nos scènes – distille de sa voix profonde ; *le Condamné à mort* de Genet repris par Patrice Coquereau, allongé au sol, les bras de François-Xavier Dufour

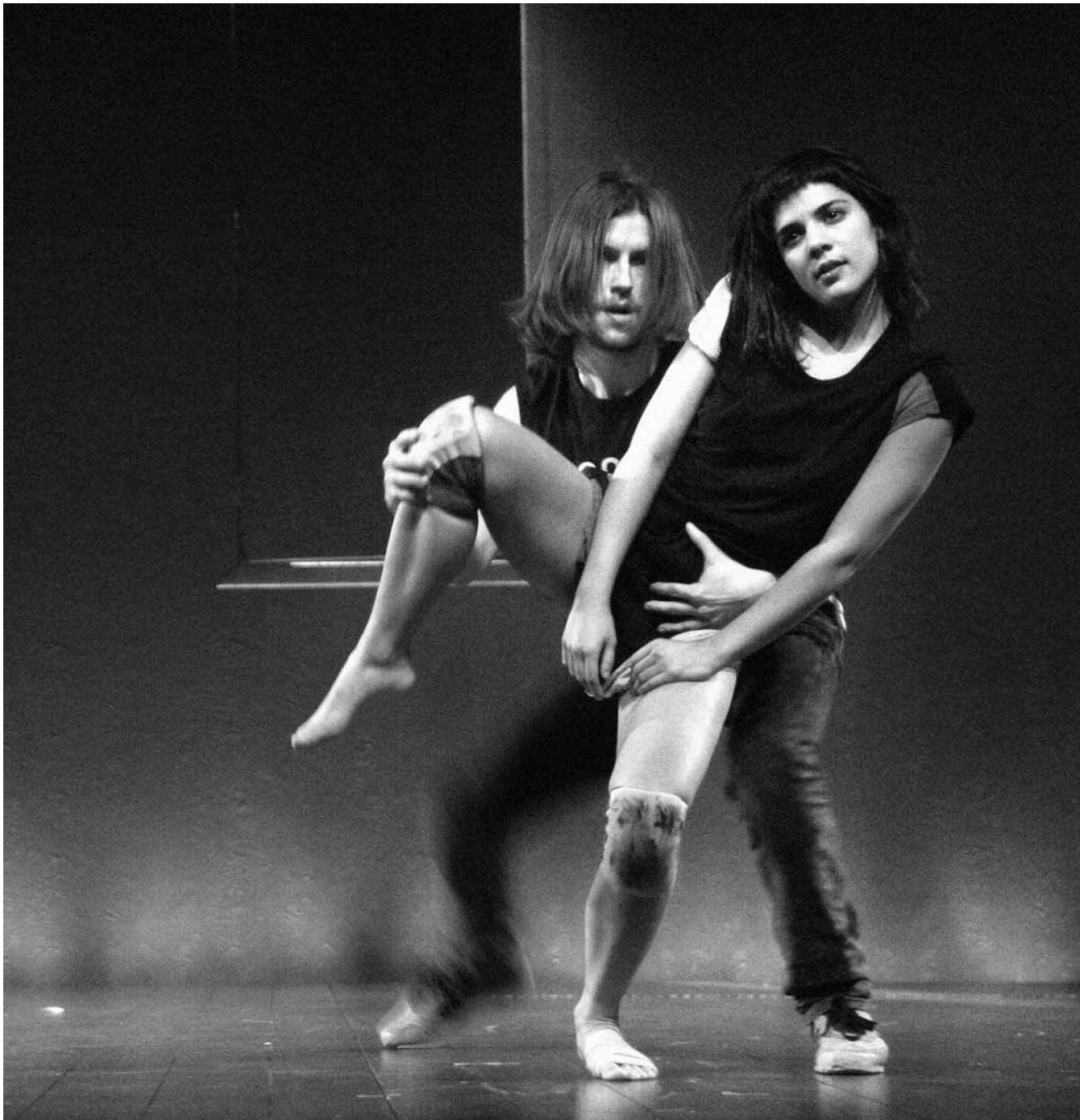
l'enlaçant ; puis *Cet amour* de Prévert qui se déploie dans la voix de la grande Andrée Lachapelle...

Cette dernière, dont la présence est diffuse tout au long de la représentation, incarne par moments la mère de Loui Mauffette, aujourd'hui atteinte de la maladie d'Alzheimer, mais aussi toutes les femmes d'un certain âge qui en ont vu d'autres... Par exemple, après la prouesse sensuelle et incandescente d'Émile Proulx-Cloutier – fils des comédiens Danielle Proulx et Raymond Cloutier... – sur le texte de Patrice Desbiens tiré de *Bleu comme un feu*, qui se termine alors que les comédiens mâles aux torsos nus rampent au sol, exténués, Lachapelle entre, le regard espiègle, pour leur dire *Vous êtes tous des petits garçons*, un court inédit de Virginie Beaugard-Dyotte. Et que dire de ce moment énergique, où le fils Cloutier et la troupe reprennent un texte du Raymond Cloutier de l'époque du Grand Cirque ordinaire, qu'ils enchainent avec un *Chant de la Révolution* signé Julian Beck, en produisant une pagaille sur la scène ! L'espoir de ces années-là semble vouloir renaître entre les murs du Quat'Sous.

Le Québec et le monde

Sur un tréteau à peu près nu, à part le piano qu'on déplace à l'occasion, les comédiens – drolatique Adèle Reinhardt en excentrique mère du petit Loui, comme sortie d'une autre époque – ouvrent des trappes d'où s'échappent des jets de lumière et les voix retrouvées de Paul Buissonneau – fondateur du Quat'Sous, autre filiation –, de René Lévesque, de Diane Dufresne, de Guy Mauffette, bien sûr. Comme des pans de l'histoire culturelle et politique du Québec que l'on réveillerait. Le foisonnement littéraire, s'il met en valeur les auteurs d'ici, n'est pas sectaire et situe ce corpus dans celui, plus large, du monde, francophone mais pas uniquement. La chanson *Nataq* de Richard Desjardins vient ponctuer l'ensemble, à mi-chemin, dans une interprétation magistrale, à vous faire lever le poil sur les bras, de Kathleen Fortin dont la voix puissante envahit la salle. Et puis, Roger La Rue, s'extirpant d'une trappe, déclame *l'Été à Montréal* de Jean-Paul Daoust, en duo avec Isabelle Vincent qui en donne la traduction espagnole. Suave.

À la fin, Loui Mauffette, avec un peu d'insistance, souhaitant briser la frontière entre la salle et la scène, invite le public à monter sur celle-ci pour entendre *la Gourmandise*, un poème de Michel Garneau lancé du haut du balcon par un La Rue en grande forme. Après quoi, tous mêlés, artistes et spectateurs écoutent Baudelaire, *Enivrez-vous*, offert par Adèle Reinhardt. Et Antoine L'Écuyer de conclure, dans les mots de la poète disparue Geneviève Desrosiers : « Dans la vie, on ne peut pas tout avoir, mais on peut tout donner. » Une phrase qui prend tout son sens après ce généreux moment poétique et théâtral, éclectique, éclaté, débridé. Surveillez les reprises ! ■



Dans les charbons (Théâtre de Quat'Sous/Il va sans dire, 2009). Sur la photo : Francis Ducharme et Clara Furey. © Yanick Macdonald.